



HAL
open science

Comment se définir soi-même : Les classifications opérées par les dénominations des Juifs de Turquie

Marie-Christine Bornes-Varol

► To cite this version:

Marie-Christine Bornes-Varol. Comment se définir soi-même : Les classifications opérées par les dénominations des Juifs de Turquie. *Neue Romania*, 1999, *Judenspanisch*, IV (22), pp.167-187. hal-02139855

HAL Id: hal-02139855

<https://inalco.hal.science/hal-02139855>

Submitted on 25 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Z'Oubliés des Balkans

Comment se définir soi-même : Les classifications opérées par les dénominations des Juifs de Turquie
Marie-Christine Bornes-Varol

1 Complexité et confusion

La définition de l'identité juive dans la diaspora n'est jamais facile. Dans un article consacré à la désignation des Juifs dans la tradition luso-hispanique Yakov Malkiel (1992 : 11 – 35) passe en revue un nombre impressionnant d'items entre lesquels il examine le passage de *judío* à *judío* qui a aussi intrigué Combet (1966 : 323-337). C'est le premier qui sert en judéo-espagnol à l'heure actuelle, qui fait rimer *djudyó* avec *Dyo* : *Djudyó ijo del Dyó* 'Juif fils de Dieu' dit le proverbe .

Pour les Juifs de Turquie la définition de l'identité s'est complexifiée encore à partir de la création de la République turque en 1923 et de la création de l'état d'Israël en 1948, ensuite. Les dénominations qu'ils choisissent ou proposent et les classifications qu'ils opèrent à l'intérieur de leur propre communauté se doublent souvent d'hésitations en matière de choix de « langue maternelle ». Les entretiens enregistrés, les conversations personnelles rejoignent là l'hésitation que l'on peut lire dans les recensements turcs des années 27 à 65¹, où le nombre de personnes donnant l'espagnol comme langue maternelle semble excéder des proportions raisonnables et où l'on trouve le français, mais aussi le *yahudice* puis *musevice* ou 'langue des Juifs', comme rubrique particulière, pour désigner le judéo-espagnol.

Très souvent les locuteurs de judéo-espagnol se plaignent de ne pas avoir de « langue maternelle », ne se reconnaissant entièrement dans aucune des langues qu'ils parlent. J'ai eu l'occasion de montrer ailleurs comment, plus que telle ou telle langue ou variété de langue, c'était la possession d'un code multilingue et la façon d'en user qui était considérée comme identitaire (Varol : 1990). Mary Altabev (1998) a montré comment le fait de parler le turc « comme un Turc » au lieu de la variété de turc propre aux Juifs pouvait exclure dans certaines situations communautaires. De la même façon le français appris par les Juifs dans les écoles de l'Alliance Israélite Universelle, variété très influencée par le turc et le judéo-espagnol, est considéré par ses locuteurs comme une variété bien à eux qu'ils désignent sous le nom de « français de Turquie ».

D'autre part pour les locuteurs *djudyó* ou *djudezmo* désigne à la fois la religion et la langue comme le remarquent Malinowski (1982 : 13) et O. Camhi : 561 XX. La langue et la religion se trouvent liées : pour un Juif d'Istanbul quelles que soient les dénégations, quelqu'un qui parle judéo-espagnol ne peut pas ne pas être au moins un peu juif ; s'il parle judéo-espagnol turc et français, il l'est forcément. Enfin *avla en djudyó* 'parle en juif / judéo-espagnol' signifie parle clairement.

Avec la redécouverte à la fin du XIX^e siècle des origines espagnoles de la diaspora et la revendication générale et identitaire de cette origine, les termes *espanyol* et *djudyó* (Malinowski, 1982 : 17) sont devenus interchangeables : *avlamos espanyol* ou *avlamos djudyó* peut-on entendre, ce qui explique les réponses aux questions linguistiques des recensements. Tout ceci a une incidence sur la façon de se nommer. Cependant le fait que langue et religion peuvent se superposer et que espagnol moderne ou *halis de la Spanya* 'véritable de l'Espagne' puisse désigner un Espagnol 'véritable' c'est-à-dire chrétien, complexifie la désignation. Lorsque je lui explique que le mot *nalga* 'fesse' du judéo-espagnol, qu'elle trouve inconvenant, existe en espagnol, madame Rika commence par me féliciter ironiquement de connaître des obscénités, s'étonne du fait que l'espagnol soit une langue aussi vulgaire (sous-entendu que le judéo-espagnol), puis s'exclame, choquée de voir que ce terme qu'elle pensait être propre aux Judéo-Espagnols = Juifs appartient aussi aux Espagnols = Chrétiens, *Sta bueno, semos espanyoles mozotros !* 'elle est bien bonne, voilà que nous sommes Espagnols nous, maintenant !'

L'origine espagnole

Il est communément admis par l'ensemble de la population juive d'Istanbul qu'elle est venue d'Espagne. Elle ne distingue en son sein que quelques petits groupes très minoritaires dont je reparlerai plus loin. Il n'est jamais fait mention (ailleurs que chez les historiens ou les érudits) de l'importante communauté romaniote dite aussi yavanite, ancienne, hellénophone, dont l'existence preexiste à la conquête par les Turcs de Constantinople en 1453 et se développe après celle-ci par des apports de population des autres provinces. Pourtant cette communauté s'est maintenue administrativement indépendante après l'arrivée massive des Expulsés d'Espagne en 1492, et ce jusqu'au XVII^e siècle date à laquelle un seul rabbin commence à représenter les deux communautés. Les uns comme les autres ont tout à fait perdu le souvenir de l'existence d'une communauté romaniote qui s'est incorporée progressivement à la communauté séfarade adoptant ses usages et sa langue. Même au sein des familles où l'héritage romaniote est probant : enfants faisant depuis plusieurs générations leurs études dans des écoles grecque, parlant le grec de préférence, se mariant entre cousins,

¹ Résultats des recensements consultés : 1927 ; 1935 ; 1945 ; 1950 ; 1965.

occupant des charges successives dans des synagogues considérées comme des fiefs des Romaniotes (celle d'Ichtipol à Balat par exemple), lorsque la question est posée de leur possible appartenance à cette communauté, elle ne recueille que l'incompréhension et l'étonnement : *mozós semos vinidos de la Spanya* 'nous, nous sommes venus de l'Espagne', s'entend-on répondre invariablement.

Comme on l'a vu pour la langue le terme *espanyol* et le terme *djudyó* tendent à se superposer l'un à l'autre, ce qui crée parfois de nouvelles difficultés : *al tyempo kantavan todos los espanyoles akí*, 'dans le temps tous les Espagnols chantaient, ici', dit une dame, cependant qu'un autre locuteur hésite longuement *kada kaleja a su manera era yeno d'espanyo... de dju... d'espanyoles, de djudyos, dizés*, 'chaque rue à sa manière était pleine d'espagn... de Jui.. d'Espagnols, de Juifs, si tu veux'. Un monsieur âgé cherche à faire une distinction entre les Juifs d'Espagne et les Juifs de Balat (religieux) ce qui l'amène à distinguer *los djudyós d'este modo* et *los djudyós kristyanos* 'les Juifs comme ci' et 'les Juifs chrétiens'. Les Espagnols actuels sont alors *los 'Espanyoles de la Spanya'*, 'les Espagnols d'Espagne'.

Des sujets turcs

La confusion entre langue peuple et religion ne se borne pas au seul cas des Juifs pour les Juifs. *Turko*, 'turc', signifie ainsi, 'Turc' et 'musulman' ; *grego* 'grec', 'Grec' et 'chrétien orthodoxe'. (Dans la même série de désignations *Franseza*, aujourd'hui signifie française et catholique, le second sens primant sur le premier) ; Dans ces conditions *Turko* peut difficilement être un mode d'autodésignation. Lorsqu'à l'extérieur de Turquie ces Juifs veulent préciser quelle est leur origine ils recourent à des adjectifs comme *turkinos* ou *turkanos*, c'est à dire '* turciens' ou Juifs de Turquie. Les plus jeunes hésitent : un locuteur d'une quarantaine d'années se risque à dire : *agora la jenerasyon muestra, de Turkos no saven avlar en espanyol* 'maintenant notre génération de turcs ne sait plus parler en espagnol', dans un contexte, il est vrai, peu ambigü.

S'il veut préciser son appartenance nationale, le fait d'être de nationalité turque, le Juif de Turquie aura recours à un terme administratif emprunté au français : « sujet », pour signifier 'nationalité'. *S'izo sujet turko* 'il a pris la nationalité turque'². En français (de Turquie) on dira : « il est sujet turc » ou « il est de la Turquie ». Il va sans dire que cette difficulté à se dire turc fonctionne dans les deux sens : les Turcs ne reconnaissent pas les Juifs comme Turcs à part entière. Survivance des *Millet* de l'Empire ottoman les catégories religieuses continuent d'opérer, et l'on est plus sûrement défini par l'appartenance communautaire que par la nationalité. Dans la pratique courante l'affirmation d'une nationalité turque par quelqu'un qui porte un nom juif ou grec ou arménien est accueillie de manière dubitative, apparaît comme une affirmation étrange.

La dénomination par les Autres

La catégorisation fonctionne pleinement dans les deux sens dans la pratique quotidienne. Pour la société globale le Juif turc peut se déterminer par son appartenance religieuse : *musevi* 'mosaïque' littéralement qui équivaut au français 'israélite' comme il est porté sur la carte d'identité à la mention religion. Dans les récits faits par les Turcs les Juifs sont nommés avec correction *musevi*, avec familiarité voire condescendance *yahudi* 'juif' ou avec mépris *çifut*, injurieux, que l'on pourrait traduire par 'youpin'. Ils entrent dans la catégorie toujours opérante des *gayre müslim* ou 'non-musulmans' que les Judéo-Espagnols peuvent reprendre dans des explications générales de type politique ou historique. Il s'agit là d'une alternance codique et non d'un emprunt intégré, d'une citation de l'Autre dans sa langue, donc.

Les Judéo-Espagnols ne reprennent, de la même façon, *musevi* ou *yahudi* que lorsqu'ils parlent en turc ou lorsqu'ils citent les propos des Turcs. Ils ont quelquefois recours au français et utilisent le terme « Juif »³ : *era edirnelí*, 'il était d'Édirne' est ambigü aussi une dame précise-t-elle *era Edirnelí, juif d'Andrinople*. Lorsqu'ils parlent en français les Judéo-espagnols emploient aussi le terme « israélite » 'Les Israélites n'emploient qu'une seule femme', ce dernier terme insistant plus sur l'aspect religieux ou les coutumes.

Quant aux termes *Sefar(a)dí*, *Sefaradim*, *sefardita*, 'Séfarade(s)', s'ils figurent sur des ouvrages savants ou des anthologies⁴, ils ne sont jamais employés spontanément par les Judéo-Espagnols⁵. Ce terme qui oppose les Séfarades aux Ashkénazes, même s'il porte une référence étymologique à l'Espagne a pris un sens très général (=tous les Juifs qui ne sont pas Achkénazes), associé quelquefois à des connotations méprisantes accompagnant la désignation de « Juifs orientaux », que récusent les Judéo-Espagnols installés en France ou en Israël. Les Judéo-Espagnols de Turquie en méconnaissent l'usage pour la plupart.

« Nous » et « Eux »

² *S'izo turko* signifierait : 'il est devenu musulman'.

³ En France de la même façon on ne dira pas *es franseza* mais *es de la France*.

⁴ Le dernier en date de ces ouvrages, est 'Héritage séfarade', *Erensia Sefaradí, proverbos i diças* (Perahya et alii : 1994), recueil de proverbes et expressions judéo-espagnoles, publié en Turquie.

⁵ Sur l'utilisation du terme et l'affirmation identitaire des Séfarades en France voir Nicole Abravanel (1996).

Par opposition à *eyos*, voire à la troisième personne du pluriel sans sujet exprimé, « on », qui désigne les Autres aussi appelés *los de la otra nasyón* ‘ceux de l’autre nation’, les Judéo-Espagnols se présentent comme ceux de *muestra nasyón*. Ce fait a été relevé tout au long du siècle par divers auteurs.

Mozós

Le terme judéo-espagnol le plus couramment employé pour s’auto-désigner est *mozós* ‘nous-autres’. *Ande mozós se dize ansina* ‘chez nous on dit comme ça’ ne se limite pas au foyer ou à la famille mais à la communauté juive de Turquie toute entière. Pour signifier à un compatriote qu’une tierce personne inconnue de lui est un Juif de Turquie on dira *es de mozós* ‘il est des nôtres’ en Turquie comme ailleurs. Une revue Belge consacrée aux Judéo-Espagnols, leur langue et leur culture s’appelle de la même façon « *Los Muestras* »⁶, ‘Les Nôtres’. C’est là la langue judéo-espagnole qui fonctionne comme base de reconnaissance ; d’autres désignations de même sens sont utilisées de façon cryptique.

De bene amenu et bizimkilerden

Pour signaler à un Juif qu’une tierce personne est juive on dira également en judéo-espagnol *es de bene amenu* litt. ‘il est de notre peuple’ qui utilise un emprunt à l’hébraïco-araméen commun. Ceci contient une nuance par rapport au terme précédent qui désignait quelqu’un de la communauté judéo-espagnole c’est un terme plus neutre et plus général qui met l’accent sur l’appartenance religieuse plus que communautaire ‘c’est un coréligionnaire’ en serait une bonne traduction. C’est d’ailleurs ainsi que le traduit Nehama dans son dictionnaire (1977). En France et en Israël on a également recours au turc, de façon cryptique, *bizimkilerden* ‘d’entre les nôtres’, ce qui signifiera un Juif en général, un Juif de Turquie en particulier.

El Djudyó

On a dit plus haut l’équation qui s’instaurait entre *Dyo* et *Djudyó*. On ne peut dire que le terme *djudiyo* avec l’autre accentuation ait totalement disparu. Peut-être par influence de l’espagnol moderne, un locuteur âgé fait alterner dans ses propos *djudyó* et *djudiyo* : *las uzansas vyejas de los Djudyós* alterne ainsi dans son discours avec *Nozotros los djudyos demandávamos kada diya en nuestras orasyones pan para komer i panyos para vistir*. On remarque l’emploi conjoint de *nozotros*, *nuestras* et de *djudiyos* qui semble plaider pour une influence nouvelle de l’espagnol, *muestras*, *mozotros* et *mozós* étant couramment employés à Istanbul quel que soit le rang d’âge.

Si *el Djudyó* qui prévaut dans l’énoncé des proverbes représente un Juif archétypique sans attache ni attributions précise, de façon neutre en quelque sorte, *el buen Djudyó*, *un buen Djudyó* renvoient dans la plupart des anecdotes à un brave homme, voire à un pauvre bougre. *Una Djudiya*, littéralement ‘une Juive’ est un terme généralement péjoratif jamais employé seul, ou bien dans des contextes légers comme des chansons à boire ou lestes. *La Djudiya*, par abréviation de *la Djudiya de la kolada* ‘la Juive de la lessive’ signifie ‘la bonne’. Aussi lorsque l’on doit absolument avoir recours au terme précise-t-on immédiatement à qui il s’applique afin d’en préciser l’usage et le sens : *una djudiya, una ija*, ‘une Juive, une jeune fille’.

De façon intéressante *una Djudiya de Israel* ‘une Juive d’Israël’, en l’absence de précision signifiera ‘une Juive des temps anciens, comme dans la Bible’ ou plus généralement une ‘vraie juive’, ce qui permet d’imaginer que la perception de soi comme juive dans la diaspora est autodépréciative, comme un judaïsme de moindre qualité, qui doit composer avec l’Autre, ce que les proverbes et les propos expriment également *tam de djudiya de Israel le salyo el nombre* ‘Le nom qu’elle a reçu était un nom de (vraie) juive d’Israël exactement’. On remplace également dans les formulations plus solennelles *Djudiya* par *ija de Israel* ‘fille d’Israël’ comme par exemple dans les serments prononcés lors des fiançailles.

L’adjectif déverbal *djudyado*, qui suppose un verbe **djudyar* ‘*juiver / judaïser (?)’ qui n’existe pas, signifie ‘religieux, pieux’, observant toute les pratiques du judaïsme, ‘bon juif’ en quelque sorte où l’on voit bien la connexion entre peuple et religion. Bien évidemment il n’admet pas de négation. On ne peut obtenir la phrase *no es djudyado* pour ‘il n’est pas pratiquant ou religieux’ qui nierait à la fois la pratique religieuse et la qualité de juif. La conception du judaïsme comme étroitement lié à la pratique religieuse est lisible ici (Varol : 1994). La dissociation entre les deux n’est possible qu’en ayant recours à un autre terme signifiant ‘religieux’ (en l’occurrence *sofi*, du turc, ou *reljyozo* ou *pratikante*, du français).

Si *los Djudyós* désigne de la façon la plus neutre et large qui soit les Juifs en général, peuple ou religion, ceux qui veulent insister dans leur perception des Juifs comme communauté religieuse, en rapport avec un découpage administratif communautaire défini par les synagogues, ont recours à *el puevlo djudyó*, ou tout simplement *el puevlo*, ou encore la *djente* ‘les gens’ sans précision aucune. *En Balat el puevlo s’amunguó*, ‘la population à Balat a diminué signifie que le nombre des juifs a diminué, non la population globale. *La djente se fue quando vino el Turko*, signifie que les Juifs ont quitté le pays quand les Turcs (désignés de façon imposante par le singulier ‘le Turc’) sont venus. Le lien est souvent fait entre *puevlo* ‘peuple’ ensemble collectif de gens *djente* et synagogues : *Balat tambyén ay poka djente, agora todos turkos, la prované ke aviyan kinze keilot i*

⁶ *Los Muestras – La voz de los sefaradim / la voix des Sépharades / The Sephardic Voice*, Périodique trimestriel, 9^e année, 36^e numéro, sous la direction de M. Rahmani, Bruxelles.

agora lo ke ay es dos sólo, ‘A balat aussi il ya peu de monde, ils sont tous turcs maintenant, la preuve en est qu’avant il y avait quinze synagogues et maintenant il n’y en a plus que deux’.

L’idée de peuple juif revient aussi dans l’évolution du sens de l’emprunt au français, *peuplé*, qui signifie en judéo-espagnol ‘fréquenté’ : *ayá la keilá ke ay en Neve Chalom es muy peuplée*. Les habitants juifs du quartier sont définis comme *yahidimes* ‘fidèles attachés à une synagogue ou paroissiens’, terme hébraïco-araméen avec double marque de pluriel (hébreu et espagnol), d’une ou de l’autre des synagogues et comptés en âmes *almas* : *un puevlo ke konta kuarenta sikuenta almas* ‘une population (juive) qui compte 40 50 âmes’. Cette correspondance entre peuple et juif par opposition aux Turcs se voit bien dans certaines occurrences : un locuteur reformule ainsi sa phrase, faisant apparaître les équivalences *al puevlo djudyó el vedre ke moró, ... el turko ke moró, ;.. al djudyó nada no les tyene etcho* ‘à la population juive le vert⁷ qui habitait (là), le Turc qui y habitait, au(x) Juif(s) il ne leur a jamais rien fait’.

Les classifications internes

Les Ashkénazes

Si les Romaniotes ne sont plus une communauté identifiée (cf *supra*), ce n’est pas le cas des Ashkénazes. Ils constituent un groupe clairement identifié et ce même si leur présence est très ancienne, même lorsqu’ils ont adopté la langue des Judéo-Espagnols. De fait il existait déjà une communauté ashkénaze dans l’Empire, avant l’arrivée massive des Juifs d’Espagne. Elle a reçu un apport variable en fonction des guerres en Europe centrale et des pogroms. Nehama (1977) rapporte l’arrivée à Salonique de nombreux réfugiés en provenance de Roumanie lors des pogroms de 1891. Ils ont à Istanbul leurs lieux de culte et leur cimetière.

Ils étaient désignés de façon ironique comme *machemehás* ou *machemeheros*, qui est l’adaptation au judéo-espagnol de la question en hébreu ‘quel est ton nom ?’, langue dans laquelle ils communiquaient avec les autorités communautaires. L’expression a pris le sens plus général de ‘pauvre homme dépenaillé’ ; *machemehá, palamida seka*, ‘Ashkénaze, palamide sèche’ est un quolibet qui leur était destiné et leur langue a gardé un temps le nom péjoratif de *machemehesko* ou ‘langue des *machemehás*’. Le yiddish était imité grossièrement par une paraphrase en turc *Zahten zuhten makiná bozukten* qui prétend en imiter les sonorités.

Ils reçoivent également des noms en rapport avec leur origine géographique *alman*, sous cette forme exclusive, étant réservé en principe aux Allemands, ils sont de façon très ancienne appelés *Tudeskos*. Max Leopold Wagner (1930: 46) remarquait au début du siècle la tendance à remplacer *tudesko* par jeu de mots avec *kuechko* ‘noyau’ ou ‘écorce épaisse’ qui signifie également ‘avare’. Le proverbe *ni ajo dulce ni tudesko bueno*, ‘ni ail doux ni bon Ashkénaze (n’existe)’ n’est pas très amical, et rejoint le conseil d’éviter les mariages entre Ashkénazes et Séfarades.

Le lien avec l’ail semble récurrent, particulièrement pour les Saloniciens qui contrairement aux Istanbouliotes n’utilisent pas d’ail dans leur cuisine : Nehama (1977) rappelle qu’à Salonique leur synagogue était surnommée *el kal del ajo* ; il attribue cette dénomination au fait que *ají* serait un nom de famille porté par les Ashkénazes. A Istanbul deux synagogues ashkénazes fonctionnaient encore au début du siècle, l’une à Hasköy était appelée *kal de los alamanes* et leur synagogue principale, située au pied de la tour de Galatá, *el kal de los Lehlís* (cf *infra*) était surnommée *el kal de los lokos*, ‘la synagogue des fous’ en raison de pratiques gestuelles ou vocales différentes.

Max Leopold Wagner relève également à Istanbul au début du siècle la dénomination hébraïque de *Haldeos* ou Chaldéens pour les désigner. Ce terme devait être utilisé en contexte religieux et il n’en reste plus de mémoire à l’heure actuelle. Nehama ne le relève pas non plus à Salonique.

Le terme le plus courant est *Lehlí*, à l’heure actuelle encore, il s’agit d’un emprunt au turc et d’un détournement de sens puisqu’il signifie en turc ‘polonais’, ‘habitant de la Pologne (*Leh*)’. Ces termes n’ont en eux-même rien d’insultant. De fait la discrimination n’est pas à l’heure actuelle très importante, cependant les *Lehlís* font l’objet de plaisanteries : on ajoute à la mention de leur nom *ke mal te kere*, expression employée lorsqu’on prononce un mot funeste ou vulgaire un peu comme ‘sans vouloir vous offenser’. On cite comme archaïsmes les quolibets malveillants : *suzyo lehlí*, relevé par Sephiha (XX) qui doit son efficacité au fait qu’il s’inscrit dans les cas de réductions synonymiques intensives employées en judéo-espagnol ici ‘sale (comme un) Ashkénaze’ est censé faire partie d’une série qui pose les termes comme équivalents ‘sale + sale’ c’est à dire ‘très sale’. Le féminin *lehliya* est signalé par Klara Perahya comme un usage particulier (1998 : 20), en fait il signifie ‘femme de mauvaise vie, dévergondée’. Autre différence dans les habitudes, les Ashkénazes cuisinent (ou sont réputés cuisiner) avec de la graisse d’oie ce qui leur vaut la définition suivante, maintes fois entendue, *los Lehlís golen a pato*, ‘les Ashkénazes sentent l’oie’.

Les Ashkénazes sont réputés parler mal (le judéo-espagnol bien entendu) avec un accent : *avlar komo un lehlí* signifie mal parler. Plusieurs histoires judéo-espagnoles mettent en scène les déboires plaisants de dames ashkénazes parlant le judéo-espagnol, et qui confondent par exemple *arrimate* et *arrematate* ‘installe-toi’ et ‘crève !’. Ce qui prouve que les deux communautés se fréquentent sans s’ignorer. L’arrivée avant la dixième

⁷ *Vedre* est un terme cryptique qui désigne les Turcs musulmans pour les Judéo-Espagnols.

guerre mondiale de savants et professeurs juifs d'Allemagne fuyant le nazisme qui jouèrent un grand rôle dans l'organisation des facultés de médecine, de droit, de sciences et techniques en Turquie, introduisit le recours au français, intensif de prestige, dans la désignation de ces Ashkénazes particulièrement admirés. De personnes dont elles veulent préciser la bonne origine une dame dit *era una persona muy savida*, **Juif allemand**, *ke aviya vinido de l'Almanya*, une autre : *la mujer era muy buena*, **juive allemande**, leur épargnant ainsi la désignation de *lehlí*.

Malgré cela la petite communauté ashkénaze continue de marquer ses frontières et dans son cimetière qu'elle est aujourd'hui tenue de partager avec la communauté judéo-espagnole la ligne de démarcation des territoires est nettement tracée.

Les Italiens ou *frankos*

A l'origine 'européen' ou 'levantin' et incidemment 'maniéré', *franko* désigne aussi les Juifs italiens. Ce n'est pas une communauté clairement identifiée à l'exception de quelques familles comme Lazaro, Romano ou Samano ainsi qu'ils sont cités dans une petite chanson ironique qui stigmatise l'usage de la langue italienne comme un trait de snobisme :

Roberto, metete koleto.

Los guantes ? En el büró.

El papá ? Ande Samanó.

La mamá ? Ande Lazaró.

Ayá van azer chabad ?

Ah, si, porké no ?

Le tout prononcé avec un excès d'affectation. *El kal de los frankos*, ' la synagogue des Italiens ' à Galata, est désaffectée aujourd'hui. *Franko*, *frankeado*, stigmatise plutôt une attitude affectée, européenne, occidentale par rapport aux coutumes orientales.

Les *Gurdjís*

Les Juifs de Géorgie, *los Gurdjís*, du turc *Gürcü*, 'Géorgien', peu nombreux forment néanmoins une entité particulière. On leur reproche de façon stéréotypée leur emportement et leur entêtement : *birra* ou *kolora de Gurdjí* 'rage' 'colère de géorgien'. On stigmatise aussi leur accent *avlar komo un Gurdjí* n'est pas mieux que *avlar komo un Lehlí*. on peut l'opposer à *avlar en djudyó* 'parler juif' c'est-à-dire clairement et en judéo-espagnol (cf *supra*). La discrimination, comme dans les cas précédents se fait sur la base du nom de famille. Les mariages sont « mixtes » avec les Judéo-Espagnols, comme dans le cas précédent. Il n'y a pas de cimetière et encore moins de synagogue des Géorgiens.

Les *Kufyetos*

Ils forment une catégorie qui reste à définir. Il semble qu'elle soit formée par des Juifs hellénophones venus de Grèce et dont le judéo-espagnol n'est pas la langue. Ils le parlent avec un accent grec prononcé ainsi que le turc. Les Judéo-Espagnols, familiers de la prononciation des Grecs d'Istanbul se plaisent à les imiter. Là encore il semble qu'à part la langue, les noms de famille servent de base à l'identification des *kufyetos* comme tels. En fait ce sont des Juifs de Grèce. Le surnom qui leur est donné, est un terme grec qui signifie 'pourri, gâté, creux', ce qui montre bien qu'ils sont l'objet de moqueries. La langue grecque est pour les Juifs d'Istanbul âgés une langue cryptique intra-familiale, elle provoque le rire, et les emprunts au grec sont souvent marqués du sceau de la dérision.

Ce sont les seuls sous-groupes que les Judéo-Espagnols de Turquie identifient dans leur sein. Il s'agit de communautés distinctes dont l'identification repose surtout sur l'origine du nom de famille.

Arabos et *Persanos*

Les désignations sont plus vagues encore en ce qui concerne les communautés juives arabophones résidant en Turquie dans le Sud-est et la région d'Adana. On les appelle *arabos* ce qui ne suppose pas qu'on les confonde avec les Arabes, qui sont eux, nommés le plus souvent de façon méprisante *los pretos* 'les noirs'. Plusieurs grandes familles de ces communautés, installées à Istanbul, ont été absorbées par la communauté judéo-espagnole par le biais des mariages et en ont adopté la langue.

Deux cas de Juifs d'Iran ont été évoqués par les locuteurs qui se servent du terme turc *Adjem* pour les désigner, ce qui est ambigu. D'autres ont recours au français *Juif persan* ou à son adaptation en judéo-espagnol *un Djudyó persano*.

A la limite du groupe : les Karaïtes

A la limite du groupe mais résolument placés en dehors par celui-ci les Karaïtes, *karayes* ou *karayim*, selon qu'on adopte le pluriel hébreu ou judéo-espagnol, étaient encore l'objet dans les années 80 de l'ostracisme d'une partie de la population juive même si la plupart des gens soulignait que les temps avaient changé. De fait il reste très peu de Karaïtes à Istanbul et ils ont massivement émigrés en Israël. Juifs non rabbanites, les Karaïtes

s'en tiennent à la Tora écrite et refusent la Loi orale. Ils sont considérés par les autres Juifs comme des hérétiques.

Les Karaïtes d'Istanbul sont une très ancienne communauté qui existait à l'époque byzantine. A Hasköy, faubourg juif sur les rives de la Corne d'Or, ils vivaient à l'intérieur du quartier juif. Leur quartier, seul ghetto de la ville y était entouré de murailles pour se protéger des Juifs rabbanites majoritaires dans ce faubourg.

La mention des Karaïtes dans les conversations judéo-espagnoles est en général dénuée de bienveillance, si l'expression *Lehlí, ke mal te kere* était présentée par les locuteurs eux-mêmes comme une plaisanterie excessive, il n'y a pas trace de plaisanterie dans *Karay, ke mal te kere* et la mise à distance est à prendre au pied de la lettre. On dit aussi *Karayes, de ahuera las karas*, 'Karaïtes de loin de nos faces' qui traduit de façon calque une mise à distance hébraïco-araméenne, très forte.

Les interdictions de mariage avec les Juifs rabbanites, sont toujours de mise même si on en déplore ouvertement les méfaits. Ils ne sont pas enterrés dans les mêmes cimetières et la plupart des membres de la communauté ne les considère toujours pas comme juifs. Leur cimetière, isolé par des murs, se trouvait dans un angle du cimetière des autres Juifs. Même si des déclarations comme *los Karayes son los Zinganós de los Djudyós* 'les Karaïtes sont les Gitans des Juifs', sont rares, elles n'en sont pas moins proverbiales et marquent l'ostracisme dont ils ont été l'objet en les associant aux Gitans, très mal considérés. Une autre informatrice, très âgée, a cité sans le reprendre à son compte le proverbe *kon franseza te puedes kazar kon Karayim no* 'tu peux épouser (même) une française (= catholique) mais pas des Karaïtes'. Une autre dame a expliqué que pour devenir juifs les Karaïtes devaient se convertir d'abord à la religion des Arméniens puis à celle des Grecs.

Tous ont mis en avant le fait qu'ils ne savent pas le judéo-espagnol et qu'ils parlent plutôt le grec. Une locutrice de Hasköy rapportant une visite faite par une amie karaïte lors de l'exposition du trousseau avant le mariage insiste sur le parler mélangé de la jeune femme karaïte où le grec domine. On attribue aux Karaïtes l'histoire souvent attribuée aux Grecs ou aux Arméniens (voire aux Judéo-Espagnols eux-mêmes) qui stigmatisent le mélange des codes, un membre de phrase en turc précédant une phrase en grec, puis en judéo-espagnol⁸.

Le fait qu'ils parlent en partie le judéo-espagnol, qu'ils assistent à des fêtes juives, que les cas de mariages mixtes réprouvés soient si fréquemment cités, montrent que cette communauté n'est pas aussi coupée de l'autre que l'on voudrait le faire croire.

BIBLIOGRAPHIE

ALTABEV Mary,

ABRAVANEL Nicole, « Paris et le séphardisme ou l'affirmation sépharadiste à Paris dans les années trente » in *Hommage à Haïm Vidal Sephiha*, Busse W. & Varol-Bornes éd., coll. Sefhardica n° 1, Berne : Peter Lang, 1996, pp. 497 à 524.

BUNIS David M., *A Lexicon of the Hebrew and Aramaic Elements in Modern Judezmo*, Jérusalem : Magness Press, 1993.

CAMHI Ovadia

COMBET Louis,

HARRIS Tracy K., *Death of a Language – The History of Judeo-Spanish*, Newark : University of Delaware Press, 1994.

MALINOWSKI Arlene, « Judeo-Spanish in Turkey », in *International Journal of the Sociology of Language*, Harris T. K. éd., n° 37, Amsterdam : Mouton, 1982, pp. 9 à 23.

NEHAMA, Joseph, *Dictionnaire du judéo-espagnol*, Madrid : CSIC, Instituto Arias Montano, 1977.

MALKIEL Yaacov,

PERAHYA, Klara, *et alii*, *Diksyonaryo / Sözlük – Judeo-Espanyol – Türkçe / Türkçe – Judéo-Espanyol*, Istanbul : Gözlem, 1997.

- *Erensyia Sefaradi*, Istanbul : Gözlem, XX

VAROL Marie-Christine, « Répertoire linguistique et usage dans une famille judéo-espagnole d'Istanbul » in *Plurilinguismes*, n°1, Paris V, 1990, pp. 53 à 63.

- « Des conceptions et des langues lorsqu'on parle de religion en judéo-espagnol », in *Meridies – Hommage à Jeanine Fribourg*, Drettas G. et Gutwirth J. éd. Lisbonne, n° 19/20, Tome I, 1994, pp. 223 à 239.

⁸ *Anne, yogurtchí geldí* (turc), *Denehó pará* (grec), *dízele ke se vaya* (judéo-espagnol), 'Maman, le vendeur de yaourts est arrivé, Je n'ai pas d'argent, dis-lui qu'il s'en aille'.

Recensements : République Turque – Présidence du Conseil – Office Central de Statistique – Recensement Général de la population / Genel Nüfus Sayimi, Résultats définitifs et détaillés, Province d'Istanbul, Publication n° 75, tome 28, Istanbul : Devlet Basimevi, 1936.